



HAL
open science

LINÉAIRE B: LE PRÉJUGÉ COMPTABLE ET PICTOGRAPHIQUE D'UN SYLLABAIRE LOGOGRAPHIQUE, PHONOLOGIQUE ET POLYSÉMIQUE.

Enriqueta Martinotti, Tina Martinotti

► **To cite this version:**

Enriqueta Martinotti, Tina Martinotti. LINÉAIRE B: LE PRÉJUGÉ COMPTABLE ET PICTOGRAPHIQUE D'UN SYLLABAIRE LOGOGRAPHIQUE, PHONOLOGIQUE ET POLYSÉMIQUE.. 2008. hal-00311652v2

HAL Id: hal-00311652

<https://hal.science/hal-00311652v2>

Preprint submitted on 26 Aug 2008 (v2), last revised 10 Sep 2008 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LINÉAIRE B: LE PRÉJUGÉ COMPTABLE ET PICTOGRAPHIQUE D'UN SYLLABAIRE LOGOGRAPHIQUE, PHONOLOGIQUE ET POLYSÉMIQUE.

©Enriqueta et Tina Martinotti

Le Linéaire B tel qu'on le connaît aujourd'hui part d'un déchiffrement qui opère une synthèse entre la théorie comptable d'A. Kober, J. Chadwick et la tradition postérieure, avec la procédure de déchiffrement utilisée par M. Ventris. Le premier présuppose une théorie comptable et idéographique. La deuxième est la méthode qui consiste à disposer les signes sur une grille à partir de quelques-uns dont on connaît les équivalences par comparaison avec d'autres écritures, et par des approches selon des statistiques de fréquence.

Ces deux méthodologies, bien que présentées comme étant dépendantes l'une de l'autre, donnent des résultats si pauvres que l'on peut mettre en question la valeur de cette association.

Commençons par analyser "l'axiome" selon lequel le Linéaire B est une "écriture double" utilisée pour écrire des listes comptables. Il s'agit d'un axiome que n'a de correspondance dans aucun autre système syllabaire.

Par contre, un bon exemple du type d'analyse qui pourrait bien s'appliquer au Linéaire B existe dans le système d'écriture linéaire syllabaire *mésopotamien*, apparu au quatrième millénaire ACN, et transformé en cunéiforme vers 2800 ACN.

Dans le cunéiforme, le signe n'est pas un outil mnémotechnique pour créer une représentation mentale, il est utilisé pour dénoter un morphème ou un lexème. En outre, chaque signe est polysémique et polyphonique, puisqu'il se réfère en même temps à plusieurs mots¹.

Le cunéiforme est le premier d'une longue liste de systèmes syllabaires qu'il a engendrés ou influencés. La durée de son utilisation (la dernière tablette date du 75 a. J.C.), est témoin de l'énorme influence qu'il a eu, malgré le temps et les changements des peuples. Et bien que la sumérienne fût une langue agglutinante, le système cunéiforme a été utilisé par des peuples indoeuropéens.

Malgré le fait que le sumérien, l'égyptien ou l'hittite soient loin d'être des systèmes syllabaires "standards"², ils partagent néanmoins certaines particularités: la polysémie et l'homophonie. Et tous ont la caractéristique d'être des écritures logographiques et phonologiques³. Pour citer Jean-Jacques Glassner, *les anciens Egyptiens, un siècle ou deux après la Mésopotamie, les Chinois, 2 000 ans après la Mésopotamie et les Mayas 4 600 ans après la Mésopotamie ont inventé indépendamment les uns des autres le même système*

¹ JEAN-JACQUES GLASSNER, *Écrire à Sumer, l'invention du cunéiforme*, Paris, Le Seuil, 2000, pp. 15,180.

² I.J. GELB, *Pour une théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion, 1973, p. 12.

³ Sur l'homophonie polysémique dans les hiéroglyphes et le cunéiforme hittite: E. LAROCHE, *Etudes sur les hiéroglyphes hittites*, Paris, P. GEUTHNER, 1954, p. 104; S. VANSEVEREN, NISILI, *Manuel de Langue Hittite*, PEETERS PUBLISHERS, p. 12 sq.; E. POTTIER-R. DUSSAUD-G. MIGEON, *Syria*, revue d'art oriental et d'archéologie, Institut français d'archéologie de Beyrouth, Paris, éd. P. GEUTHNER, 1954, p. 104.

d'écriture, logographique et phonologique. Chaque signe est partout polysémique, il a plusieurs valeurs."⁴

Est-il possible que le Linéaire B soit le seul parmi les syllabaires qui manque de polysémie? On peut en douter.

Examinons les principes du déchiffrement du Linéaire B. Depuis Evans les tablettes ont été considérées comme des inventaires de personnes, animaux et objets. Cette idée est née dès le moment où certains logogrammes ont été considérés comme des "idéogrammes pictographiques"⁵ accompagnés par un système numérique décimal. D'autres signes, par groupes de deux à sept, qui précèdent ces idéogrammes, furent interprétés comme des "mots". Ces préjugés ont été pris comme des "évidences" (selon les dires de Chadwick)⁶ avant même d'aborder le déchiffrement de Ventris

Alice Kober, se basant sur les prémisses de ce préjugé comptable, lorsqu'elle voit l'idéogramme d'un chariot, présume qu'il s'agit d'une description de chariots. Elle a noté des variables et des constantes dans l'ordre de certaines séries de signes, ce qui l'a conduite à établir qu'il s'agissait de flexions grammaticales. Sans avoir le moindre phonème, elle a cru pouvoir identifier certaines séries de signes comme des verbes.⁷ La conséquence de ce manque total d'évidences a conduit Myres à rejeter de nombreuses fois cette hypothèse⁸.

Chadwick, ultérieurement, consacra ses efforts à valider la théorie des flexions basée sur les idées de Kober.

Parallèlement à Kober, Ventris s'avance en appliquant la méthode de la "grille" à partir d'une partie des signes identifiés par analogie avec plusieurs systèmes d'écriture pour aboutir à leurs valeurs phonétiques.

Dans le DMG, Chadwick présente en cinq pages le déchiffrement comme un processus unique alors qu'il s'agit en réalité de deux étapes différentes. L'une est le travail de Ventris: la comparaison des signes avec d'autres systèmes d'écriture et les statistiques de fréquence des signes selon leur position pour identifier les voyelles, selon l'observation des comportements des voyelles dans le grec. L'autre partie est la théorie des flexions, basée sur le travail de Kober, suivie et longuement développée par Chadwick.

Aujourd'hui on considère que le Linéaire B est une écriture tout à fait différente des autres systèmes syllabaires – elle utiliserait des signes phonétiques et des signes "idéographiques", ensemble ou séparément, pour écrire deux fois la même chose, l'une étant la "chose", l'autre étant un "aide mémoire" qui répète ce qu'est la "chose". Un système donc de type "double"⁹, unique au monde. Et qui, en outre, serait la seule écriture connue à usage exclusivement administratif et comptable.

La critique des théories de l'origine comptable et pictographique de l'écriture *sumérienne* émise par Glassner peut utilement s'appliquer à la mycénologie. Il invalide ces deux théories, par l'examen des évidences, dans ses critiques de P. Amiet, M. Lambert et D. Schmandt-

⁴ GLASSNER, *o.c.*(n 1), p. 95.

⁵ M. VENTRIS-J. CHADWICK, *Document in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1973, I, p. 11.

⁶ DMG, p. 11.

⁷ Ceux qu'aujourd'hui on lit comme me-no et me-na.

⁸ MYRES, *Scripta Minoa* 2, p. 50.

⁹ J.T. HOOKER, *La naissance des écritures: du cunéiforme à l'alphabet*, Seuil, Paris, 1997.

Besserat (bien que, comme il le dit lui-même, elles restent la *vulgata* des manuels scolaires et des musées) ¹⁰.

Glassner démontre que l'écriture a été créée à partir de la pratique des auspices. Ce n'est qu'ensuite que ces signes d'écriture sacrée trouveront d'autres types d'usages. Selon Glassner, les théories comptable et pictographique dans le sumérien commettent l'erreur de croire que l'humanité primitive était exclusivement tournée vers la satisfaction des besoins immédiats, matériels et économiques, et qu'elle n'était pas capable d'une pensée conceptuelle¹¹. Depuis Aristote et jusqu'à Saussure, l'écriture n'est autre chose que la représentation de la langue. À ce propos, Glassner s'intéresse¹² aux travaux de Goody¹³, lesquels ont mis en évidence la fonction cognitive de l'écriture. Comme bien a remarqué Glassner, pour la création d'un système sémiotique il faut passer par la métonymie et la métaphore, les maîtriser et les systématiser. Comme dans le cas du sumérien, cette démarche intellectuelle est trop complexe pour n'avoir d'autre fonction que faire de simples listes comptables¹⁴.

L'auteur nous rappelle que l'on ne peut pas considérer comme écriture les pictogrammes ou idéogrammes sans phonétisme.¹⁵ Et que dans une écriture il n'y a pas "d'aide mémoire".¹⁶ Cependant, on considère encore aujourd'hui que le Linéaire B comporte des signes qui sont précisément des "aides mémoires" idéographiques.

Les exemples de tous les autres syllabaires amènent à penser que ces "idéogrammes" sont en réalité des signes logographiques, phonétiques et polysémiques.

Dans toutes les études du mycénien on retrouve l'interprétation comptable et pictographique à cause de ces "idéogrammes" qui sont considérés comme étant "muets" (dans le cas d'une pure répétition) ou bien comme des déterminatifs sémantiques (dans le cas où ils annoncent une

¹⁰ J. J. GLASSNER, *o.c.* (n 1)chap. 3 pp. 69ss et chap. 4, pp. 87-112.

¹¹ *Ibid.*, *o.c.* (n 1), p. 112.

¹² *Ibid.*, *o.c.* (n 1)pp. 14-15.

¹³ J. GOODY, *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge 1977; *The Interface Between the Written and the Oral*, Cambridge 1993.

¹⁴ L'apparition de l'écriture en Chine est notamment tardive (1300 ACN) par rapport aux précédents sumérien et égyptien, ce qui a porté à formuler l'hypothèse d'une importation. Mais dès ses débuts elle a été associée à la divination, et a continué postérieurement dans ce rôle exclusivement religieux. On soupçonne que les rois de la dynastie Shang (XVIIe-XIe s.) étaient héritiers d'une technique dont les archéologues font remonter l'origine jusqu'aux temps néolithiques, consistant à interpréter les craquelures produites par le feu sur les os des victimes animales offertes aux dieux et en particulier aux ancêtres. Les plus anciens textes ont été exécutés sur des os (omoplates) de bovins ou de cervidés, ou sur des plastrons de carapaces de tortues et sont les commentaires de la divination interprétée pour le roi-devin, assisté par ses officiants. P.T. DANIELS-W. BRIGHT, *The World's Writing Systems IV*, "East Asian Writing Systems", Oxford University Press, New York, 1996; É. CHAVANNES, «La divination par l'écaille de tortue dans la haute antiquité chinoise», *Le Journal Asiatique*, 1911, Sér.10, T. 17, pp. 127-137

¹⁵ J. J. GLASSNER, *o.c.* (n 1)chap. 3 p 69 ss et chap. 5, p. 113

¹⁶ *Ibid.*, *o.c.* (n 1), p. 69 sq. Comme le note bien l'auteur, les stoïciens ont reconnu dans le signe écrit un triple aspect: le *nomen* qui a comme unité au sein du système graphique, la *figura*, la forme qu'il épouse et la *potestas*, la valeur dont il est le porteur et qui ne se satisfait pas de la seule notation d'un son, cf. p. 77.

chose de manière pictographique). Le mot comporte une flexion de genre masculin (ou féminin) et est suivi en outre par l'idéogramme masculin (ou féminin) qui répète ce flexion. Ce serait alors un système à mi-chemin entre la pictographie et l'écriture.

D'un autre côté on trouve des syllabogrammes simples ou composés, suivis de numéros, ce qui a donné lieu, dans la théorie comptable, à les cataloguer comme syllabogrammes d'utilisation logographique, pour signifier des choses qui auraient pu se classer, comme huile, grain, vin, etc.

Toutefois, si l'on suit l'exemple des autres systèmes syllabaires pour le Linéaire B, on constate que:

1. Dans les systèmes syllabaires chaque signe peut indiquer un mot ou un son, suivant sa position dans le contexte.
2. Dans les systèmes syllabaires les déterminatifs sémantiques ont la fonction d'indiquer la bonne lecture, car les syllabes qui les précèdent sont polysémiques.
3. Un déterminatif peut être sémantique mais il n'est pas la répétition du mot écrit ni sa flexion.
4. Dans les systèmes syllabaires les signes ne sont pas des "aides mémoires".

Voyons l'exemple de la tablette 17=Ai739:

RA-SU-TO A-KE-TI-RI-JA + idéogramme de femme + numéro 2

KO-WA + numéro 1 KO-WO + numéro 1

La traduction selon Chadwick est: *À Lasunthos (Lasaía ou Lárisa), deux bonnes d'enfants (akestríai), une fille et un garçon.*

Pour commencer, *akestría* ne signifie pas "bonne d'enfant", mais "couturière". Outre cette erreur, on peut voir que la "flexion" RI-JA dans A-KE-TI-RI-JA n'aurait pas de fonction dès lors qu'elle est suivie de "l'idéogramme femme". Ainsi la traduction "Couturière + idéogramme femme"-- le "système double"-- invaliderait le Linéaire B comme système syllabaire et le définirait comme un système "demi-écriture, demi-pictogramme". Un syllabaire qui se sert de flexions et, en outre, utilise des idéogrammes "aide mémoire" pour répéter la même flexion, est tout à fait sans parallèle. À quelles règles peut répondre un tel système s'il n'est pas une approximation erronée qui part de faux principes?

Si les idéogrammes étaient des déterminatifs sémantiques la règle s'appliquerait dans tous les cas, mais les mêmes séries de syllabes et les mêmes flexions existent aussi **sans** les idéogrammes correspondants.

Par analogie avec les autres systèmes syllabaires, dans le Linéaire B l'idéogramme "femme", ne serait pas un idéogramme mais un logogramme phonologique. Ceci signifie qu'il représente un mot, qui peut être polysémique, et peut se lire comme un rébus à plusieurs niveaux.

Pour le Linéaire B comme pour d'autres systèmes syllabaires, il est plus plausible que chacun des signes syllabiques (syllabogramme) soit un logo-phonogramme qui représente un mot, un lexème, et un son qui peut servir à composer d'autres mots, et qui, seul ou accompagné, a toujours des valeurs polysémiques.

La polysémie:

Le principe de la polysémie est inhérent à tout système d'écriture syllabique¹⁷. Le Linéaire B, en étant syllabique, appartient au même type de systèmes que ceux utilisés par les Hittites, les Akkadiens ou les Sumériens¹⁸, où la polysémie fait partie intégrale des champs sémantique et sémiotique de chacun.

Ces systèmes sont mixtes car les signes sont en même temps:

- 1) *Logographiques, parce que les signes disent des mots
- 2) *Phonologiques, parce qu'ils disent des sons

Dans le cas de l'écriture sumérienne, selon les mots de Jean-Jacques Glassner: "*Chaque signe est polyphonique et polysémique. C'est sur cette base que l'écriture a été fabriquée.*"¹⁹
C'est-à-dire que, pour le Linéaire B aussi, la polysémie par homophonie est un phénomène naturel. Chaque signe est un phonème à respecter, qui peut indiquer un mot monosyllabique et polysémique, qui peut servir aussi à composer d'autres mots. Il n'y a pas de raison de croire que le Linéaire B est un système syllabaire différent des autres.

L'écriture cunéiforme se caractérise par une grande complexité, depuis des associations ou combinaisons de signes, des juxtapositions, jusqu'aux sous-graphies. Dans le Linéaire B on trouve aussi la combinaison de signes, par exemple les logogrammes d'animaux mâles combinés avec le signe PA. Si on analyse la polysémie du signe PA on y trouve un mot distinctif à partir de βᾶς, part. aor. de "βαίνω" et ceci a un fort rapport avec la symbolique des animaux mâles.

Polysémie de PA=

βᾶς, part. aor. de "βαίνω", "qui a monté", ce qui peut aussi bien s'utiliser pour un homme qui monte une montagne que pour les animaux mâles qui montent les femelles. Cet

¹⁷J.J. GLASSNER, "L'invention de l'écriture sumérienne: Système de notation ou langage ?", *Actes de Lecture du 7ème congrès de l'AFL*, n 73, mars 2001, p. 94-103. Cf. «*Les Grecs écrivaient en écriture syllabique du même style que les Akkadiens ou que les Sumériens, ils écrivaient leur écriture syllabique à l'époque mycénienne, c'est le linéaire B*» et o.c. n. 1, p. 15.

¹⁸ *Ibid.*, o.c. (n. 1), p. 99.

¹⁹ *Ibid.*, o.c. (n 1), p. 17.

homophone du signe PA prend ce deuxième sens lorsqu'il est lié aux logogrammes des animaux mâles comme reproducteurs:

Autres mots possibles pour le phonème BA partagent le même champ sémantique:

βᾶς, "roi", est l'homme qui est monté à la première position d'une maison royale et d'un peuple.

παῖς, "tout", est un mot qui appartient au même champ sémantique que "roi" parce qu'il a tous les pouvoirs et il représente tout son peuple.

παῖς, "enfant", ce qui est le "reproduit" par le mâle reproducteur.

Logogrammes phonologiques et polysémiques:

L'idéogramme est susceptible d'une lecture par ce qu'on peut appeler rébus, par lequel on signifie un mot en se servant d'un logogramme dont la lecture phonétique révèle ce qu'on veut faire entendre. Le rébus peut engendrer aussi des variantes polysémiques ou homophoniques. De cette manière le "rébus" s'est complexifié par la polysémie et l'homophonie non seulement dans le sumérien mais aussi chez les peuples qui ont utilisé le cunéiforme, comme les Akkadiens ou les Hittites. Par exemple, le signe GI, "roseau" en sumérien, est employé aussi pour dire "recette" (une forme nominale d'un verbe gi). Cette technique du rébus, avec le recours à l'homophonie, a persisté²⁰: par exemple, le signe "flèche", TI, est utilisé aussi pour signifier le verbe ti, "vivre".

Ainsi les syllabogrammes du Linéaire B et les "idéogrammes" sont-ils des signes phonologiques et polysémiques.

Les numéros qui les accompagnent sont également polysémiques, ce qui est conforme à l'usage mésopotamien d'écrire les noms des dieux avec des numéros (1= Adad, 2= Shamash, 3= Sin, 4= Ea, 5= Enlil...).

Pour reprendre la tablette 17=Ai739 interprétée par Chadwick comme "*A Lasunthos deux bonnes d'enfants, un garçon et une fille*", la traduction (provisoire) serait:

RA-SU-TO A-KE-TI-RI-JA + logogramme de femme + numéro 2 (*dúo*)
ῥάξ συγ-θῶρ ᾗ-κῆ θῶς λίψ σχᾶν θήλεα δῖον

Pépins de raisins, ensemble avec le taureau de l'au-delà, offrir en sacrifices, laisser tomber la libation. Féminine déesse...

KO-WA + numéro 1 KO-WO + numéro 1²¹
κοεῖ οὔα ὕη κοεῖ ὄος ὕης / ἕη,

...qui pourvoit le raisin, Hýee (Sémélé), pourvoit le fils Hýees (Dionisos/qui vient).

²⁰ J. J. GLASSNER, *o.c.* (n 1), chap. 7, p. 210.

²¹ Numéro 1: datif polysémique avec le datif ἱῆ , génitif ἱῆς , aussi ἐνός, ἶος, ἶον, lesquels seront lus selon les homophones.

On voit ici que les syllabes sont des mots et des sons. Le logo-phonogramme "femme" est un mot. Toutes les syllabes peuvent être interprétées par homophonie ou polysémie si la cohérence de l'ensemble du texte le permet.

Par exemple, KO-WA + le numéro 1 peut être aussi κοῖα Ὑη, ce qui donne "sphère Sémélé" d'après la forme de la lune.

De la même manière, KO-WO + le numéro 1 peut être aussi κοχύοι Ὑης "coule à flots Hées", qui est le dieu de l'humidité fécondante, ou même la lune, Hée.

Ainsi, le logogramme phonologique "femme" peut être θήλεα, "féminine", ou τήλεα, "intègre, parfaite". Ce dernier s'approche de l'épithète d'Héra *teleia*.

Comme le dit Glassner, l'emploi polysémique nous dévoile les jeux sémantiques et les multiples niveaux de lecture possibles, qui font qu'une traduction résulte d'un "véritable commentaire"²², et cette complexité doit être envisagée par le traducteur compétent.

La polysémie des numéros explique aussi la raison pour laquelle, lorsqu'on interprète tous les chiffres d'une tablette en rapport au total final, on trouve *toujours* une grosse erreur de calcul.

Les syllabes KO-WO et KO-WA ont été une autre erreur de la théorie idéographique et comptable. Ils ont été fixés comme un hypothétique mycénien *korwos* et *korwa*, qui seraient le féminin et masculin²³ du grec *kóros / kóra*; une manipulation déraisonnable afin de les adapter aux besoins de la traduction d'une liste. Cependant, KO-RO existe effectivement dans le Linéaire B, mais comme il n'est pas accompagné de l'idéogramme "homme", on l'interprète couramment comme « *choïros* » (cochon), ce que ne respecte pas la consonne. Accepter la méthode de traduction idéographique et comptable signifie agir avec le Linéaire B comme on agit avec un alphabet, une écriture abstraite, non mixte et non polysémique, où l'écriture est l'esclave de la parole²⁴.

Dans le Linéaire B, quand on parle d'un signe, on parle d'un *seema*, un signe porteur d'un message qui doit être interprété. Pareil aux exemples mésopotamien ou égyptien, les significations du mot "signe"--utilisé pour l'écriture--, en grec envoient à l'sphère religieuse. Le signe écrit a dû avoir toute la signification de *seema*, "signal, signe envoyé par les dieux, présage, prodige, constellation, tombe", qui, seul, signifie une ou plusieurs choses. Chaque signe, dans son individualité *signifie*. La polysémie est intrinsèque à ce système, et son caractère n'est pas double mais fondamentalement mixte comme le sumérien.

Il y a un manque de rigueur à ne pas suivre l'énoncé réel des phonèmes pour les adapter aux besoins d'une théorie comptable et idéographique. Comme par exemple, les compositions ci-dessous à partir de KO-WA, que Chadwick définissait comme "masculin names" ou "obscur".

Exemple:

KO-WA-TO
KO-WE-JO
KO-WE

²² J. J. GLASSNER, *o.c.*, (n 1), pp 202 et 209.

²³ C'était l'idée d'A. KOBER soutenue par CHADWICK, *DMG*, p. 15-16.

²⁴ À ce propos, J. J. GLASSNER, *o.c.* (n 1), p. 95.

Par contre, leurs signifiés sont clairs:

Κοεῖ οὐά θώρ, "Pourvoit le raisin le taureau". (Le taureau pourvoit le raisin.)

Κοεῖ Ὑης χόον, "Pourvoit Hýees à la terre". (Hýees pourvoit à la terre.)

Κοεῖ Ὑης, "Pourvoit Hýees ". (Hýees pourvoit.)

Et encore sont-ils susceptibles d'être interprétés par leur polysémie:

KO-WA-TO: Κοεῖ οὐά θώρ, "Pourvoit le raisin le taureau", peut se lire:
κοία-θώρ, "Sphère du taureau".

Ceci est une formule dont la traduction devient un commentaire²⁵. On peut la comprendre si on regarde certains objets d'art : la lune, croissante ou décroissante, est associée aux cornes du taureau, de sorte que "sphère du taureau" fait vraisemblablement référence à la pleine lune. On constate dans l'image d'une statuette en bronze du palais de Zakros (TM II- III A1), ci-dessous, le taureau orné de sphères²⁶.



Ainsi, KO-WE-JO et KO-WE sont eux aussi susceptibles de plusieurs niveaux de lecture:

²⁵ On trouve dans le cunéiforme le nom du dieu du feu Gibil, perçu comme « l'incendiaire de la cannaie » que sa traduction devienne un véritable commentaire: «roseau qui brûle», la déesse sumérienne de la médecine Nintinuga est évoquée par une formule: Nin. tin. ug. ga nin ti. la ug ga « Nintinuga, la dame qui fait revivre le mort. » ...Où il est offert sous l'aspect d'une épithète et à partir d'un monnayage phonétique qui joue de la correspondance entre les signes TIN « la vie, le vin » et TIL.A, une pseudo-étymologie du nom divin qui signifie en réalité « la dame du vin noble » J.J. GLASSNER, *o.c.* (n 1), chap. VII, p. 202 et 209. I. KÄRKI, "Die sumerischen und akkadischen Königsinschriften der altbabylonischen Zeit", *Studia Orientalia* 49, Helsinki, 1980, "Enlilbani" 4: 1-3; M. E. COHEN, "The Name Nintinuga with a Note on the Possible Identification of Tell Abu Salabikh", *JCS*, 28, 1976, pp. 82-92. La même procédure se trouve par exemple dans le nom du démon des salles d'ablutions, šulak, que signifie «mains non propres», H. Hunger, *Spätbabylonische Texte aus Uruk*, Teil I, Berlin, 1976, n. 47: 4; A. CABIGNEAUX, *Aula Orientalis* 5, 1987, p. 249.

²⁶ L'importance des sphères rappelle la *Daphnephorie* de Béotie semblable à la *Stepterie* de Delphes. Cette «Fête des sphères», ou soleil, lune, étoiles, était un rituel de caractère magique solaire avec des symboles célestes et l'élection d'un jeune prêtre pour le temple d'Apollon Ismène, L. R. FARNELL, *The Cults of the Greeks States* 5, Apolline Ritual, pp. 284ss. N'oublier pas qu'Apollon est appelé *Loxias* pour la polysémie de ses oracles et qu'on lui consacrait le taureau.

Κοεῖ υἱε̃ χόον, "Il pourvoit le fils à la terre". (Le fils pourvoit à la terre.)

Κοεῖ ὕη/ χόον "Il commande faire pleuvoir sur la terre"/ "Il envoie la pluie sur la terre"

Signes et monosyllabes:

Les "idéogrammes" (qui ont servi à établir les "flexions") n'ont pas de façon constante le même comportement. Alors comment peuvent-ils indiquer de manière régulière des flexions? On trouve souvent dans les tablettes la flexion de genre féminin suivie de l'idéogramme masculin, ou la flexion du genre masculin suivie de l'idéogramme féminin. Dans le *DMG*, on peut vérifier que, face à cette instabilité des idéogrammes, les séries de signes comme de mots ont été interprétées de manière arbitraire. Il en résulte des verbes inconnus, des noms insolites, le changement d'un présumé verbe pour un adjectif, etc. Résultat? Dans le glossaire du *DMG*, ce qu'on trouve le plus souvent comme définition d'un mot, c'est "obscur". Ainsi, pour réussir à trouver des mots, Chadwick accuse souvent les scribes de "defective spelling", ou il invente, dans une agglomération de consonnes tout à fait arbitraire, des mots d'une langue "inconnue" et indémontrable.

On se pose la question de savoir pourquoi Chadwick défend à ce point les "flexions", pourquoi cette obstination à trouver des morphèmes grammaticaux sans s'intéresser aux lexèmes. On ne peut en conclure que sa préoccupation majeure était de démontrer que le Linéaire B était un prédécesseur de la langue grecque ²⁷, de sorte que cette raison nécessitait la découverte de flexions.

Cependant, le grec est une langue riche en monosyllabes et ses mots à plusieurs syllabes sont composés. Malgré cela, on constate encore aujourd'hui l'obsession de se pencher sur les terminaisons, les parties accidentelles, qui, en soi et isolées, n'ont aucune signification. Il vaudrait mieux se débarrasser d'une telle fixation sur les déclinaisons, c'est non seulement une fausse piste mais elle entraîne d'autres erreurs qui empêchent la linguistique *mycénienne* de trouver les vraies significations.

Malgré l'erreur de Kober et puis de Chadwick, le résultat du déchiffrement de Ventris reste valide.

Presque tous les phonèmes du Linéaire B ont leurs correspondants dans le syllabaire chypriote, le carien, le lydien, l'étrusque, le phénicien et le pseudo-hiéroglyphique de Byblos. On peut en conclure que la théorie des flexions n'est pas nécessairement importante dans le résultat du déchiffrement et que rien n'empêche de considérer chaque signe comme un mot.



Signe JO. Un soc, ou charrue, instrument agricole.

²⁷ *DMG*, p. 13 sq.

Pourquoi le signe que Chadwick écrit "JO" serait-il prononcé "IO", comme il le dit, d'après la flexion grecque masculine? Il s'agit sans doute d'une erreur de prononciation qui a engendré une erreur de compréhension. En fait, ce signe semble avoir été formé par métonymie avec une charrue ou un soc. Pour sa valeur phonétique consonantique, traduisons le "JO" de Ventris par une "χο" grecque. Ce dernier est homophone ou polysémique avec Χόος, Χόω, "terre excavée", "terre accumulée", simplement "terre" ou "faire un cumulus de terre", ce qui est assez logique vu la forme du signe. (En Égypte ce signe était le hiéroglyphe de l'instrument utilisé lors de la cérémonie de l'ouverture de la bouche dans les momifications.)

Mais aussi, il y a de la polysémie avec χοός, χοῶν, χῶν, génitifs de χοῦς "chôes".

Dans le cas spécifique de JO on trouve la métonymie qui l'a créée (bien que dans bon nombre d'autres signes l'on trouve des abstractions peu évidentes).

De cette manière, I-JO dans une tablette mycénienne, doit être interprété comme *ís jooo* , "vigueur de la terre accumulée" ou par ses homophones, et non pas comme une flexion de genre masculin nécessairement.

Conclusion:

- Lorsque des syllabogrammes paraissent en série, cela ne conduit pas nécessairement à un mot de manière absolue. Chaque syllabogramme est aussi un mot. Pour les distinguer il faut chercher les significations de chaque signe en tant que lexème, en se servant de la polysémie comme cela se fait dans l'interprétation des autres systèmes syllabaires.
- Il n'y a pas de preuve que les signes homme ou femme, considérés comme "idéogrammes" le soient en effet. Ils sont porteurs d'une valeur phonétique; ce ne sont pas des aide-mémoires. Il faut en tenir compte au même titre que l'homophonie et la polysémie comme dans tous les systèmes syllabaires.
- On ne peut pas considérer ces mêmes signes appelés "idéogrammes" comme déterminatifs sémantiques puisque, dans les autres systèmes syllabaires, les déterminatifs sémantiques existent uniquement pour indiquer la lecture à suivre dans le cas où les signes qui les accompagnent sont polysémiques et/ou polyphoniques et ne sont pas grammaticalement auto déterminants.
- Les résultats basés sur la supposition que les textes étaient des listes ont de fausses évidences comme point de départ. Depuis Chadwick, cette erreur s'étend à toutes les traductions du Linéaire B.
- Il n'y a pas de preuve suffisante pour accepter que certains signes à la fin des séries de signes soient des flexions grammaticales. On doit plutôt prendre en compte le sens de chaque signe pour aboutir à sa signification, selon son contexte.
- Le Linéaire B n'est pas une écriture "double". Elle est plutôt une écriture logographique, phonologique et polysémique, comme tous les autres syllabaires.